

No man's land

de M. Jean Lejeune

Le soir tombe. Dans les lointains, les monts familiers du Morvan tournent au bleu outremer avec une dominance de violet. Il pleuvra sans doute demain. Pas un souffle de vent. Les feuilles restent immobiles. Yann et Catalina, à la fin d'une belle journée d'été, sont assis sur leurs fauteuils, au pignon est de leur maison chérie.

Ils goûtent, réunis, cette fin de jour, comme si ce devait être le dernier d'une si longue série.

Autour d'eux, plus de voisins. Dans leur hameau du bout du monde, les deux autres maisons sont fermées. Volets clos. Un silence sidéral règne sur la campagne.

Leurs enfants, petits-enfants et arrière-petites-filles sont bien loin, en vacances dans des pays de soleil. Les oiseaux, qui enchantent Yann et Catalina au long des jours, se sont tus.

En nonadécadaires accomplis, ils sont là, tous les deux, avec leurs cent soixante et onze ans à porter ensemble. Ils sont là, dans la solitude partagée, oubliés par la vie, oubliés par les hommes qui se pressent en foule de toutes les façons, ailleurs, sur les plages, sur les autoroutes livrées aux bouchons, dans les rave-parties, les discothèques et même, peut-être, dans les festivals qui foisonnent aux quatre coins de l'hexagone ou dans le métro... Le métro ? C'était quand ?

Et tandis que Yann médite ainsi, en contemplant le panorama des monts bleus, les étoiles s'allument au ciel. Il reconnaît, en premier la planète Vénus, aux reflets rosés, si brillante dans la nuit qui s'installe peu à peu. Et soudain, il songe à cette Pentecôte 1940 qu'il a vécue à Wanze, en Belgique, au sud de Liège.

Tout avait vraiment commencé le 10 mai 1940, quand Hitler avait donné à ses armées l'ordre d'envahir la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. L'unité motorisée à laquelle Yann appartenait était alors en cantonnement à Saint-Hilaire-sur-Helpe (Nord). Elle reçut aussitôt l'ordre de se porter à la rencontre des divisions allemandes.

Après deux jours d'entrée triomphale en Belgique, elle atteint enfin Wanze et s'y installe en ligne de défense. Les mitrailleurs creusent des tranchées, comme en 14, et le bureau de compagnie où Yann est comptable, occupe une petite maison évacuée, au bord de la route de Namur.

Toute la nuit du samedi 11 au dimanche 12, Yann casqué, armé d'un ridicule revolver de cow-boy dont il ne se servira jamais, regarde consterné le long défilé des soldats belges qui battent en retraite. Ils sont terrorisés, démoralisés par les premiers combats.

- Des Français ! Bravo !

Le lendemain matin, c'est la Pentecôte. Il fait un temps magnifique, mais aujourd'hui, ce n'est pas l'Esprit saint qui tombe du ciel. Très tôt,

les stukas, ces avions légers et rageurs,

attaquent en piqué.

Maisons de village effondrées,

incendiées. Yann et ses

camarades du Bureau de Compagnie se réfugient dans le cimetière voisin où un caveau récemment construit leur assure un asile qui risque de devenir définitif. Le bruit des stukas est effrayant. C'est l'effet recherché. A la sortie du village, une batterie belge avec ses caissons, sortie de la Grande Guerre, a été broyée par les bombes. Chevaux et artilleurs gisent, mêlés, confondus dans la mort, sur l'asphalte défoncé, en gâchis sanguinolent.

Un général, deux étoiles, surgit de sa voiture comme un diable et demande sèchement à Yann de le conduire jusqu'à son Commandant de Compagnie qui est avec les soldats, en position de combat. Il est, avec l'ensemble des unités, dans les tranchées. Le général est accompagné d'un officier d'ordonnance. Il semble pressé. Yann fait du ramper en bonne compagnie. Les Bretons de son unité ne font pas dans la dentelle, mitrailleurs enragés, ils tirent sur les stukas qui volent en rase-mottes. Riposte dérisoire. La rencontre entre officiers a lieu. Après quoi, Yann reconduit le général et son officier d'ordonnance, à quatre pattes, jusqu'à leur voiture. Tout s'est bien passé comme dans un autre monde. Vision fugitive. Yann se demande s'il n'a pas rêvé.

Sur la route, le défilé des voitures et des piétons, la horde de l'exode et du début de la retraite, a cessé. En ce lundi de Pentecôte, c'est l'accalmie, peut-être avant l'orage.

Les Allemands sont à Namur, à quelques centaines de mètres, voire quelques misérables kilomètres. La préparation d'artillerie aérienne semble achevée. Il vient alors au Commandant de Compagnie, une idée. Il dispose d'une celtaquatze que Yann connaît bien pour l'avoir souvent utilisée dans le passé. Pourquoi ne pas tenter une reconnaissance en direction de Namur pour voir où les Allemands en sont ?

Il charge aussitôt un officier et un sous-officier du Bureau ainsi que Yann, d'aller voir ce qu'il en est. - Exécution.

Yann s'assied à l'avant, à côté du chauffeur. La place du mort. La mission risque de tourner au drame et les quatre occupants de la voiture, officier et sous-officier compris, pourraient bien, à tout moment être tirés comme des lapins par des soldats allemands, pour l'instant invisibles et étrangement absents.

On roule lentement, très lentement, presque au pas, au milieu d'un bois silencieux aux arbres immobiles. Pas la moindre brise. Le ronronnement dis-

cret du moteur obsède Yann. Il observe. Ce n'est pas nouveau. Il a passé toute sa vie en spectateur. Rien. Rien à signaler. Ses compagnons d'aventure sont silencieux aussi, discrets. Ils écoutent. Ils scrutent le paysage. Pas le moindre signe de vie. Rien. Rien à signaler.

On progresse à pas feutrés sur cette route déserte, dans ce bois voué au silence.

- Allons encore jusqu'au prochain virage, dit l'officier.

- Toujours rien. Rien à signaler.

Visiblement, l'officier hésite à poursuivre. C'est un officier de réserve, libraire dans le civil.

Du regard, il interroge les trois autres.

- On est en plein no man's land. Encore un virage et puis on rentre.

Yann se tait. Les autres se taisent.

L'audace n'est pas au rendez-vous de l'Histoire.

- Allez. Demi-tour, ça suffit.

Le chauffeur ne se fait pas prier. Curieusement, la voiture roule plus vite qu'à l'aller, tout en étant toujours aussi peu bruyante.

Yann se demande si l'expérience n'est pas, finalement, plus pénible à vivre que les bombardements en piqué des stukas, bien que ce soit plus agréable pour les oreilles.

C'était il y a soixante ans...

Le panorama du Morvan s'efface peu à peu dans la nuit où les étoiles s'allument, les unes après les autres. Il commence à faire un peu frais.

Yann se tourne vers Catalina qui a tendance à s'endormir :

- Et si on rentrait ?

Avec lenteur, ils se lèvent douloureusement, s'emparent chacun de sa propre canne, et comme un gros insecte nocturne, ils se dirigent, de leurs six pattes, vers leurs chambres respectives pour y chercher un sommeil qui tardera à venir.

Demain sera peut-être un autre jour ?

La vieillesse ? Le no man's land ?

Au fond, la vieillesse ce n'est peut-être que cela.

Yann songe, en s'en allant vers sa couche au vers de Victor-Hugo :

" Au-dedans de moi, le soir tombe "